STUART NEVILLE

RATLINES



RIVAGES/NOIR

Dublin, 1963. Au moment où le président Kennedy prépare son voyage officiel en Irlande, des meurtres de ressortissants étrangers viennent perturber le sommeil du ministre de la Justice.
On a découvert le cadavre d'un Allemand accompagné d'une note destinée au colonel Otto Skorzeny, le chef de commando préféré d'Hitler, qui vit paisiblement sur le sol irlandais et a mis au point des filières d'exfiltration d'anciens nazis, les « ratlines ». Manifestement quelqu'un s'en prend aux criminels de guerre. Individus isolés ou groupes organisés ?
Peu désireux de voir un scandale s'ébruiter, le ministre de la Justice charge l'un de ses meilleurs officiers de renseignements, le lieutenant Albert Ryan, de faire toute la lumière sur les crimes. Plus facile à dire qu'à faire. A mesure qu'il enquête, Ryan va non seulement craindre pour sa vie à plusieurs reprises mais aussi se retrouver face à un terrible cas de conscience.
Stuart Neville vit en Irlande du Nord dans le comté d'Armagh. Il a remporté le Los Angeles Times Book Prize et le Prix Mystère de la critique pour *Les Fantômes de Belfast*. Il démontre avec *Ratlines* qu'il n'a rien perdu de son formidable sens de l'action et des rebondissements.

Du même auteur
chez le même éditeur

Les Fantômes de Belfast
Collusion
Âmes volées

STUART NEVILLE

Ratlines

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Fabienne Duvigneau

RIVAGES/THRILLER

Collection dirigée par François Guérif

RIVAGES

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Ratlines*

© 2013, Stuart Neville
© 2015, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-3190-1

À Isabel Emerald Neville.

Chiens meurtris par la guerre,
Qui nous acharnons sur un tas d'os,
Combattant sous tous les cieux, sur toutes les terres,
Pour toute cause sauf la nôtre.

Président John F. Kennedy
Wexford, Irlande, 27 juin 1963

I

SOLDAT

1

« Vous ne ressemblez pas à un Juif », dit Helmut Krauss à l'homme qui se reflétait dans la vitre.

De l'autre côté de la fenêtre, les vagues furieuses de l'Atlantique lançaient leur écume contre les rochers de la baie de Galway. La maison d'hôtes offrait un confort rudimentaire, mais c'était propre. Les pensions et hôtels de Salthill, petite ville balnéaire proche de Galway, accueillaient en été des familles venues de toute l'Irlande pour profiter de quelques jours d'air salé et de soleil. Des couples non mariés, fornicateurs en tout genre et amants adultères, y trouvaient parfois un lit s'ils réussissaient à déjouer la rigueur morale des propriétaires.

Krauss le savait pour avoir amené plusieurs dames dans des maisons comme celle-ci, enduré la promenade vivifiante sur le front de mer et le repas trop cuit dans une salle à manger quasi déserte, avant de terminer dans un lit dont le cadre en bois grinçait pendant l'assaut. Il avait les poches remplies d'alliances de tailles diverses, en même temps que de préservatifs.

Cette île si triste, plus grise que verte, tellement étranglée par le divin, ne lui procurait guère de plaisirs. Alors pourquoi ne pas s'offrir de temps en temps une de ces sordides escapades avec une femme dans le besoin ?

Peut-être Krauss aurait-il dû se payer le luxe de descendre dans un bon hôtel de la ville, mais un enterrement, même celui d'un ami proche, ne lui semblait pas l'occasion appropriée. Quoique dans un établissement à la porte mieux surveillée, ce visiteur ne fût sans doute pas entré si facilement. Un instant, Krauss éprouva un douloureux regret, mais il le chassa aussitôt. S'il avait été homme à contempler d'aussi vaines pensées, il se serait pendu il y a dix ans.

« Vous êtes juif ? » demanda-t-il.

Le reflet se déplaça dans la vitre. « Peut-être. Ou peut-être pas.

– Je vous ai vu à l'enterrement, dit Krauss. C'était une belle cérémonie.

– Très belle, répondit le reflet. Vous avez pleuré.

– C'était un type bien. » Krauss regarda les mouettes planer en remontant les courants.

« Il a assassiné des femmes et des enfants, dit le reflet. Comme vous.

– Vous avez l'accent anglais. Pour beaucoup de gens en Irlande, les Anglais sont des meurtriers. Des oppresseurs. Des impérialistes. »

Le reflet grandit dans la vitre. L'homme approchait. « Vous, vous dissimulez très bien votre accent.

– J'aime la langue parlée. C'est peut-être un excès de perfectionnisme, mais j'y consacre des efforts et du temps. De plus, l'accent allemand attire encore beaucoup l'attention, même en Irlande. Même si on me permet de me réfugier ici, je n'ai pas toujours le sentiment d'être le bienvenu. Certains s'accrochent à leurs maîtres, les Anglais, comme un enfant trop vieux qui reste fidèle à sa tétine. »

Depuis quelque temps, Krauss accusait le poids de son âge. Ses épais cheveux noirs viraient au gris, ses traits burinés se creusaient. Les vaisseaux de son nez commençaient à éclater sous l'effet de la vodka et du vin. Les yeux des femmes ne

s'allumaient plus sur son passage quand il se promenait l'après-midi dans le parc de Ringsend à Dublin. Mais il avait encore de belles années devant lui, bien qu'en nombre limité. Cet homme allait-il l'en priver ?

« Vous êtes venu pour me tuer moi aussi ? demanda-t-il.

– Peut-être. Peut-être pas, répondit le reflet.

– Je peux boire un verre ? Fumer une cigarette ?

– Allez-y. »

Krauss se tourna vers l'homme. Entre quarante et quarante-cinq ans, assez âgé pour avoir fait la guerre. Il avait semblé plus jeune au cimetière, dans sa salopette de fossoyeur, mais maintenant, de près, on voyait les rides sur son front et autour de ses yeux. Des cheveux blond cendré s'échappaient de son bonnet en laine. Il braquait un pistolet, un Browning équipé d'un réducteur de son, en plein sur la poitrine de Krauss. L'arme tremblait dans sa main.

« Je vous sers une vodka ? demanda Krauss. Vous avez l'air tendu. »

L'homme hésita. « D'accord », dit-il après un court instant.

Krauss se dirigea vers la table de chevet sur laquelle étaient posés une bouteille de vodka et le matériel nécessaire pour préparer du thé, ainsi que l'*Irish Times* du jour. En première page s'étalait une photo du président John F. Kennedy, invité par le gouvernement d'Irlande du Nord à traverser la frontière durant son séjour sur l'île. Les Irlandais vouaient un culte au dirigeant américain en qui ils reconnaissaient l'un des leurs, bien qu'éloigné de son sol natal depuis plusieurs générations, et l'enthousiasme suscité par sa venue frôlait à présent l'hystérie. Krauss comptait bien se tenir à l'écart de tout poste de radio et de télévision pendant cette visite.

Peu importait maintenant.

Krauss retourna deux tasses blanches et y versa une dose généreuse de vodka. Il s'apprêtait à ajouter de l'eau d'une carafe, mais suspendit son geste en entendant la voix de l'homme.

« Sans eau, merci. »

Krauss lui tendit une tasse en souriant. « Il n'y a pas de verre. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. »

L'homme remercia d'un signe de tête et prit la tasse de la main gauche, renversant un peu de la vodka non diluée. Il but une gorgée, toussa.

Krauss fouilla dans la poche intérieure de son beau costume noir. Il vit le doigt de l'homme se crisper sur la détente et son articulation blanchir. Lentement, il extirpa un étui à cigarettes en or, l'ouvrit et le présenta à l'homme.

« Non, merci. » Contrairement à ce que Krauss avait espéré, l'homme ne cilla pas en apercevant la croix gammée gravée sur le couvercle. Ce n'était peut-être pas un Juif, mais simplement un Britannique forcené.

Krauss attrapa une Peter Stuyvesant, sa seule concession à l'américanisme, et la coinça entre ses dents pendant qu'il refermait l'étui et le glissait à nouveau dans sa poche. Il préférait les Marlboro, mais on n'en trouvait pas dans ce pays. Il sortit le briquet assorti à l'étui de la poche de son pantalon et huma l'odeur d'essence dégagée par la flamme.

« Je vous en prie, asseyez-vous », dit-il en désignant la chaise dans un coin de la pièce. Il prit lui-même place sur le lit et tira longuement sur la cigarette, laissant la chaleur se répandre dans sa gorge et sa poitrine. « Puis-je savoir votre nom ? demanda-t-il.

– Non.

– Bon. Alors, pourquoi ? »

L'homme but une autre gorgée, fit la grimace et posa la tasse sur le rebord de la fenêtre à sa gauche. « Pourquoi quoi ?

– Pourquoi me tuer ?

– Je n'ai pas encore décidé si j'allais vous tuer ou non. Je veux d'abord vous poser des questions. »

Krauss soupira et, s'adossant à la tête de lit, croisa les jambes sur le matelas défoncé. « Allez-y.

– Qui était l'Irlandais bien habillé avec qui vous avez parlé ?

– Un fonctionnaire si jeune que c'en était insultant », répondit Krauss.

Eoin Tomalty avait vigoureusement serré la main de Krauss après la cérémonie. « Le ministre présente ses condoléances, avait-il dit. Vous comprenez sûrement pourquoi il n'a pas pu se déplacer en personne. »

Krauss avait souri et hoché la tête. Oui, bien sûr, il comprenait.

« Un fonctionnaire ? demanda l'homme. Le gouvernement a envoyé quelqu'un ?

– Question de courtoisie.

– Et les autres, c'étaient qui ?

– Vous le savez déjà, dit Krauss. Puisque vous me connaissez, vous les connaissez aussi.

– Dites-moi quand même. »

Krauss récita les noms. « Célestin Lainé, Albert Luykx et Caoimhín Murtagh de l'IRA.

– L'IRA ?

– Ce sont des crétins, dit Krauss. Des péquenauds qui se font passer pour des soldats. Ils s'imaginent qu'ils peuvent vous reprendre l'Irlande, à vous les Anglais. Mais ce sont des crétins utiles, alors on a recours à leur service de temps en temps.

– Pour les enterrements, par exemple.

– Exact. »

L'homme se pencha en avant. « Où était Skorzeny ? »

Krauss rit. « Otto Skorzeny ne perd pas son précieux temps avec des hommes de peu d'importance comme moi. Il est bien trop occupé à fréquenter la bonne société de Dublin, ou à organiser des fêtes dans sa satanée ferme pour divertir les politiciens. »

L'homme plongea la main dans la poche de sa veste et sortit une enveloppe cachetée. « Vous lui remettrez ceci.

– Désolé, répliqua Krauss. Je ne peux pas.

– Si.

– Jeune homme, vous m'avez mal compris », dit Krauss. Il vida sa vodka d'un trait et posa la tasse sur la table de chevet. « Je suis parfois verbeux, je le reconnais, c'est un de mes travers, mais il me semble avoir été clair sur ce point. Je n'ai pas dit : "Je ne veux pas." J'ai dit : "Je ne peux pas." Je n'ai pas accès à Otto Skorzeny. Son entourage social autant que politique m'est fermé. Vous auriez plus de chance si vous vous adressiez à un de ces politiciens irlandais qui se pressent autour de sa flamme. »

L'homme se leva et approcha du lit, sans baisser le Browning. De sa main libre, il ouvrit la veste de Krauss et fourra l'enveloppe dans la poche de poitrine.

« Ne vous inquiétez pas. Il aura le message. »

Krauss sentit ses entrailles lâcher. Il tira fort sur sa cigarette, la fumant jusqu'au filtre avant de l'écraser dans le cendrier posé sur la tablette.

La main de l'homme ne tremblait plus.

Krauss se redressa, très droit, les pieds par terre et les mains à plat sur ses genoux.

Fixant l'horizon par la fenêtre, il dit : « J'ai de l'argent. Pas beaucoup, mais un peu. Cela m'aurait suffi pour finir mes jours. Il est à vous. Je vous donne tout. Je disparaîtrai. En plus, avec le climat pourri de ce pays, mes articulations me font mal. »

Le silencieux du Browning vint s'appliquer contre sa tempe.

« Ce n'est pas si simple », dit l'homme.

Krauss se leva. L'homme recula d'un pas, prêt à tirer.

« Si », dit Krauss. Il refoula les larmes qui menaçaient de noyer sa voix. « C'est *très* simple. Moi, je ne suis rien. J'étais un employé de bureau. Je signais des papiers, je tamponnais des documents, et j'avais des hémorroïdes à force de rester assis sur une vieille chaise en bois humide, dans une pièce qui ne voyait jamais la lumière. »

L'homme appuya le canon sur le front de Krauss. « Ces papiers que vous avez signés… Vous avez massacré des milliers

de gens avec un stylo. C'est peut-être ce que vous vous racontez maintenant pour supporter de vivre, que vous ne faisiez que votre boulot, mais vous saviez où… »

D'un geste soudain, Krauss saisit le pistolet et l'abaissa. Un instant déstabilisé, l'homme retrouva son équilibre, et, solidement campé sur ses jambes, sans perdre son sang-froid, opposa une résistance que seuls trahissaient les muscles saillants de ses mâchoires.

Pris d'une sueur qui lui picotait le corps entier, un violent bourdonnement dans la tête, Krauss bloqua sa respiration en essayant de desserrer la prise de son adversaire. L'homme leva le pistolet. Sa force rendait toute tentative inutile. Leurs nez étaient proches à se toucher. Krauss poussa un rugissement et vit les éclats brillants de sa salive projetée sur le visage de l'homme.

Il entendit une détonation étouffée, sentit le coup qui l'atteignit à l'abdomen, puis une chaleur humide sous sa chemise. Ses jambes se liquéfièrent, il lâcha le canon. Il s'effondra à genoux en se tenant le ventre, les mains crispées sur le sang qui affleurait entre ses doigts.

Le contact du métal lui brûla la tempe.

« C'est mieux que ce que tu mérites », dit l'homme.

S'il en avait eu le temps, Helmut Krauss aurait répondu : « Oui, je sais. »

2

Albert Ryan attendait dans l'antichambre avec le directeur, Ciaran Fitzpatrick, face à la secrétaire plongée dans la lecture d'un magazine. Les fauteuils garnis de minces coussins craquaient à chacun de leurs mouvements. Ryan restait stoïque, mais Fitzpatrick s'agitait. Près d'une heure s'était écoulée depuis que Ryan avait rejoint le directeur dans la cour intérieure de l'immeuble de Upper Merrion Street. Ce vaste quadrilatère abritait divers services publics dans ses ailes nord et sud, ainsi que le Royal College of Science, côté ouest, sous le dôme dressé vers le ciel. Ryan s'imaginait que le ministre le recevrait dès son arrivée, et, à en juger par son attitude, Fitzpatrick aussi.

Le ciel pâlissait quand Ryan avait quitté ses quartiers au camp de Gormanston et, tandis qu'il gagnait à pied la gare toute proche, le bleu anthracite se délavait dans un blanc laiteux. Deux chevaux paissaient dans un champ à quelque distance du quai, ventres gonflés, robes sales et négligées. La brise salée apportait le bruit de leurs hennissements. Plus loin, la mer d'Irlande s'étirait comme une table de marbre noir.

Le train était arrivé en retard. Marquant un arrêt à chaque jalon de la civilisation, il s'emplit peu à peu, à mesure que Dublin approchait, de fumée de cigarette et d'hommes aux traits mous. Presque tous les passagers étaient en costume,

certains se rendant à leur travail dans un des services de l'administration, d'autres ayant passé leur habit du dimanche pour une sortie en ville.

Ryan aussi portait un costume, et, comme chaque fois que l'occasion se présentait, il était heureux de soigner sa mise. Un rendez-vous avec le ministre de la Justice justifiait évidemment un tel effort. Il avait marché de la gare de Westland Row jusqu'à Merrion Street et guetté le directeur. En s'avançant vers lui, Fitzpatrick l'avait toisé des pieds à la tête avant de le saluer à contrecœur.

« Entrons, avait-il dit. Mieux vaut ne pas être en retard. »

Ryan regarda à nouveau sa montre. L'aiguille des minutes bascula sur le douze, indiquant qu'une heure touchait à sa fin.

Il avait entendu ce qu'on racontait à propos du ministre. Un politicien avec une ambition démesurée et les couilles pour la satisfaire. Cet arriviste avait même épousé la fille du grand patron, devenant ainsi le gendre du Taoiseach, le Premier ministre d'Irlande. Certains voyaient en lui une étoile montante du gouvernement, un réformiste qui bousculait l'establishment ; d'autres le tenaient pour un escroc aux dents longues. Tout le monde s'accordait à le considérer comme un opportuniste.

La porte s'ouvrit et Charles J. Haughey entra.

« Désolé de vous avoir fait attendre, messieurs, dit-il au moment où Fitzpatrick se levait. Ce petit déjeuner s'est éternisé. Venez donc. »

« Un café, monsieur le ministre ? demanda la secrétaire.

– Ah oui, alors. »

Ryan suivit Haughey et Fitzpatrick dans le bureau du ministre. Une fois à l'intérieur, Haughey serra la main du directeur.

« C'est notre homme ? interrogea-t-il. Le lieutenant Ryan ?

– Oui, monsieur le ministre », répondit Fitzpatrick.

Haughey tendit la main à Ryan. « Dites donc, vous êtes costaud, vous ! J'ai appris que vous aviez fait du bon boulot contre

ces salopards de l'IRA l'an dernier. Vous leur avez brisé les reins, à ce qu'il paraît. »

Ryan prit sa main, sentit la poigne ferme par laquelle s'affirmait ouvertement la domination. Haughey se tenait très droit et paraissait plus grand que sa taille. Il était large d'épaules, avec des cheveux noirs lissés en arrière, au point qu'il ressemblait à un oiseau de proie, et des yeux qui traquaient la faiblesse. Il n'avait qu'un an ou deux de plus que Ryan, mais il se comportait en homme déjà mûr, rompu aux usages du monde, pas comme un jeune mâle parvenu à un grade plus élevé que son âge ne le méritait.

« J'ai fait de mon mieux, monsieur le ministre », dit Ryan.

L'opération avait été longue. En planque dans les fossés pendant des nuits d'affilée, les hommes surveillaient les allées et venues des fermiers, remarquaient la présence de visiteurs, les suivaient parfois. La Campagne des frontières menée par l'Armée républicaine irlandaise était morte en 1959, ses forces épuisées depuis longtemps, mais Ryan avait reçu pour mission de s'assurer que son cadavre restait froid et immobile.

« Bien, dit Haughey. Asseyez-vous tous les deux. »

Ils prirent place dans des fauteuils en cuir devant le bureau. Haughey se dirigea vers un casier de rangement, sifflota en tirant des clés de sa poche, ouvrit un tiroir et en sortit un dossier. Il le lança sur le plateau en cuir du bureau et s'assit dans son propre fauteuil qui pivotait sans le moindre grincement.

Un drapeau tricolore irlandais était suspendu dans un coin, et, accrochées aux murs, une copie de la Proclamation de la République irlandaise ainsi que des photos de chevaux de course, minces et fiers.

« D'où vient votre costume ? » demanda Haughey.

Ryan resta silencieux, le temps de comprendre que la question lui était adressée. Puis il s'éclaircit la gorge et répondit : « De chez le tailleur de ma ville.

– Et où est-ce donc ?

– Carrickmacree.

– Bon sang. » Haughey lâcha un petit rire. « Il est quoi, votre père ? Éleveur de cochons ?

– Commerçant, dit Ryan.

– Il tient une boutique ?

– Oui. »

Haughey se fendit d'un large sourire. Il ressemblait à un lézard, avec sa langue humide qui brillait entre ses dents.

« Trouvez-vous quelque chose de correct. Un bon costume, c'est indispensable. On ne se promène pas dans les bureaux de l'administration avec les fesses qui sortent du pantalon, pas vrai ? »

Ryan ne répondit pas.

« Vous voulez sans doute savoir ce que vous faites ici, reprit Haughey.

– Oui, monsieur le ministre.

– Le directeur ne vous a rien dit ?

– Non, monsieur le ministre.

– Chaque chose en son temps, dit Haughey. Il va pouvoir vous éclairer maintenant. »

Fitzpatrick allait parler, mais la secrétaire entra brusquement, chargée d'un plateau. Les hommes gardèrent le silence pendant qu'elle servait le café. Ryan n'en prit pas.

Lorsqu'elle fut sortie, Fitzpatrick se racla la gorge et pivota dans son fauteuil. « Le corps d'un ressortissant allemand a été trouvé dans une maison d'hôtes de Salthill hier matin par la logeuse. On pense qu'il est mort la veille, de blessures par balles à l'estomac et à la tête. Il s'appelait Helmut Krauss et résidait en Irlande depuis fin 1949. La Garda Síochána[1] a été appelée sur les lieux, mais après l'identification du corps, l'affaire a été transférée au ministère de la Justice, puis à mon bureau.

1. Garda Síochána na h'Éireann : « Gardiens de la paix d'Irlande », police de la République d'Irlande. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

– Qui était-ce ? demanda Ryan.

– Ici, il était Heinrich Kohl, un homme d'affaires tout à fait banal, rien de plus. Il gérait des dépôts fiduciaires pour le compte de sociétés d'import-export. Un intermédiaire.

– Vous dites "ici", fit remarquer Ryan. Ce qui signifie qu'ailleurs, il était autre chose.

– Ailleurs, il était le SS-Hauptsturmführer Helmut Krauss, de l'Office central de l'Administration et de l'Économie SS. Cela paraît très impressionnant, mais je crois qu'en réalité, il occupait un simple emploi de bureau pendant l'Urgence. »

Les bureaucrates du gouvernement utilisaient rarement le mot « guerre », comme pour ne pas accorder trop d'honneur au conflit qui avait dévasté l'Europe.

« Un nazi, dit Ryan.

– Si vous tenez à cette formulation, oui.

– Puis-je savoir pourquoi la Garda Síochána de Galway ne traite pas l'affaire ? Ça ressemble à un meurtre. La guerre est terminée depuis dix-huit ans. C'est un crime de droit commun. »

Haughey et Fitzpatrick échangèrent un coup d'œil.

« Krauss est le troisième ressortissant étranger assassiné en quinze jours, dit le directeur. Avec Alex Renders, un Belge flamand, et Johan Hambro, un Norvégien. Deux nationalistes qui se sont alignés sur le Reich quand l'Allemagne a annexé leurs pays respectifs.

– Et vous présumez que ces meurtres sont liés ? demanda Ryan.

– Ils ont été abattus tous les trois à bout portant. D'une manière ou d'une autre, ils ont participé tous les trois aux mouvements nationalistes pendant l'Urgence. Difficile de ne pas établir de lien.

– Qu'est-ce qu'ils faisaient en Irlande ?

– Renders et Hambro ont cherché refuge ici après la libération de leurs pays par les Alliés. L'Irlande s'est toujours montrée hospitalière envers ceux qui fuient les persécutions.

– Et Krauss ? »

Fitzpatrick voulut répondre, mais Haughey l'interrompit.

« L'affaire a été retirée à la Garda parce qu'elle touche un sujet sensible. Nous avons accueilli ces gens, il y en a d'autres comme eux, mais nous ne souhaitons pas attirer l'attention sur leur présence chez nous. Pas maintenant. C'est une année importante pour l'Irlande. Le président des États-Unis débarque sur notre île dans quelques semaines à peine. Pour la première fois dans l'existence de cette république, un chef d'État nous rend une visite officielle, et pas n'importe quel chef d'État. Le chef du monde libre, rien de moins. Et ce n'est pas tout : en accomplissant ce voyage, il revient chez lui, sur la terre de ses ancêtres. La planète entière aura les yeux tournés vers nous. »

Haughey gonfla la poitrine, tel un orateur lors d'un rassemblement politique.

« Comme l'a expliqué le directeur, il s'agit de réfugiés à qui cet État a offert l'asile. Malgré tout, certaines personnes, pour des raisons qui leur appartiennent, pourraient s'offusquer d'avoir eu un voisin comme Helmut Krauss. Ces esprits-là risqueraient d'exprimer leur mécontentement et de créer le genre d'agitation dont on préfère se passer juste avant la visite du président Kennedy. Il y a des gens en Amérique, y compris dans l'entourage présidentiel, qui estiment que son voyage ici est une perte de temps et qu'il ferait mieux de se préoccuper de son voisin Castro ou des Noirs qui menacent de se soulever. Ils lui conseillent d'annuler sa visite. S'ils ont vent de quoi que ce soit, ils augmenteront la pression. Il est donc capital de mener une enquête des plus discrètes. En d'autres termes, sans alerter l'opinion. C'est là que vous intervenez. Je vous demande de faire toute la lumière sur cette affaire. De mettre fin à ces meurtres.

– Et si je refuse ? »

Haughey plissa les yeux. « Je me suis mal fait comprendre, lieutenant. Ce n'est pas une requête de ma part. C'est un ordre.

– Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le ministre, vous n'êtes pas habilité à m'ordonner quoi que ce soit. »

Haughey bondit sur ses pieds, le visage empourpré. « Non mais je rêve ! Dites donc, mon gars. Vous savez à qui vous parlez ? »

Fitzpatrick leva les mains, paumes tournées vers l'avant. « Je suis désolé, monsieur le ministre. Le lieutenant Ryan veut simplement dire que l'ordre doit émaner des structures internes de la Direction du renseignement. Je suis certain qu'il n'avait pas l'intention de vous manquer de respect.

– Il n'a pas intérêt, répliqua Haughey en se rasseyant. S'il a besoin d'un ordre qui vienne de vous, allez-y, donnez-le. »

Fitzpatrick se tourna vers Ryan. « Comme l'a dit le ministre, ce n'est pas une mission volontaire. Vous vous tiendrez à sa disposition jusqu'à ce que l'affaire soit résolue.

– Très bien, dit Ryan. Il y a des suspects pour ces meurtres ?

– Pas encore, dit Haughey. Mais en toute logique, ce sont forcément des Juifs. »

Ryan changea de position dans son fauteuil. « Pardon ?

– Des extrémistes juifs, reprit Haughey. Des sionistes animés par une volonté de vengeance, je dirais. Ce sera votre première hypothèse pour démarrer l'enquête. »

Ryan songea à discuter, mais se ravisa. « Bien, monsieur le ministre.

– Les Gardaí vous prêteront main-forte, si nécessaire, dit le directeur. Nous préférerions l'éviter, bien sûr. Moins il y aura de gens au courant, mieux ça vaudra. Vous aurez une voiture et une chambre à l'hôtel Buswells pendant que vous séjournerez en ville.

– Merci. »

Haughey ouvrit le dossier qu'il avait sorti du casier. « Il y a une chose qu'il faut que vous sachiez. »

Il prit une enveloppe dans le dossier en la tenant par un coin et la tendit à Ryan. L'autre extrémité portait une tache

rouge sombre. Ryan veilla à ne pas toucher la partie souillée. L'enveloppe avait été ouverte au coupe-papier le long du pli supérieur. Il la tourna pour lire les mots dactylographiés au recto.

OTTO SKORZENY.

Ryan lut le nom à voix haute.

« Vous avez entendu parler de lui ? demanda Haughey.

– Évidemment », dit Ryan, en se rappelant les images du visage balafré parues dans les échos mondains. Tout soldat versé dans la tactique des commandos connaissait Skorzeny. Malgré sa consonance autrichienne, le nom suscitait la déférence parmi les cercles militaires. Les officiers s'émerveillaient des exploits de Skorzeny qu'ils racontaient comme l'intrigue d'un roman d'aventure. L'enlèvement de Mussolini au sommet d'une montagne, dans l'hôtel qui lui servait de prison, infiltrait toutes les conversations. Quel culot, quelle audace, ces planeurs atterrissant au bord d'une falaise du Gran Sasso pour emporter ensuite le Duce sur les ailes du vent !

Ryan glissa les doigts dans l'enveloppe, extirpa la feuille de papier et la déplia. La tache rouge s'étalait comme un ange sur la page. Il lut les mots tapés à la machine.

SS-Obersturmbannführer Skorzeny,

C'est bientôt votre tour.

Préparez-vous à recevoir notre appel.

« Skorzeny a vu ça ? » demanda Ryan.

Fitzpatrick répondit : « Le colonel Skorzeny a pris connaissance du message.

– Le colonel Skorzeny et moi devons assister à une manifestation officielle à Malahide dans quelques jours, dit Haughey. Vous nous communiquerez vos premiers résultats. Le directeur vous donnera les informations nécessaires. Compris ?

– Oui, monsieur le ministre.

– Parfait. » Haughey se leva. Puis il déchira une feuille d'un bloc-notes, sur laquelle il inscrivit un nom, une adresse

et un numéro de téléphone. « Mon tailleur, dit-il. Lawrence McClelland, Capel Street. Allez le voir et demandez-lui de vous fournir quelque chose. Dites-lui de mettre ça sur mon compte. Vous ne pouvez pas vous présenter devant un homme comme Otto Skorzeny dans un costume pareil. »

Ryan posa l'enveloppe tachée de sang sur le bureau après avoir écouté Haughey d'un air impassible. « Merci, monsieur le ministre. »

Fitzpatrick l'escorta jusqu'à la porte. Alors qu'ils s'apprêtaient à sortir, Haughey lança : « C'est vrai ce qu'on m'a dit ? Que vous avez combattu pour les Anglais pendant l'Urgence ? »

Ryan s'immobilisa. « Oui, monsieur le ministre. »

Haughey détailla lentement Ryan, remontant de ses chaussures à son visage en l'enveloppant d'un souverain mépris. « Vous n'étiez pas un peu jeune ?

– J'ai menti sur mon âge.

– Hum. C'est ce qui explique sans doute votre manque de discernement. »

3

Le soleil était bas dans le ciel quand Ryan, les fesses douloureuses d'être resté si longtemps assis au volant, arriva à Salthill. Il avait traversé tout le pays d'est en ouest avec une halte près d'Athlone pour soulager sa vessie. À trois reprises, il dut s'arrêter et attendre qu'un fermier finisse de conduire son bétail d'un champ à un autre. Les voitures se faisaient plus rares à mesure qu'il s'éloignait de Dublin, avalant parfois des kilomètres sans croiser quiconque hormis un paysan sur un tracteur ou un cheval tirant une carriole.

Il gara la Vauxhall Victor dans la petite cour près de la maison d'hôtes. Fitzpatrick lui avait remis les clés ainsi qu'une liasse de billets d'une livre et de dix shillings, en lui recommandant de ne pas faire de folies.

Ryan descendit de voiture et s'approcha de l'entrée. Un vent mordant qui soufflait de la côte déposait sur ses lèvres le sel des embruns. Des mouettes tournoyaient en criant. Le muret devant la maison portait la trace de leurs excréments.

La pancarte au-dessus de la porte indiquait *Maison d'hôtes St. Agnes, propriétaire Mrs J. D. Toal*. Il sonna et attendit.

Une silhouette blanche apparut derrière le verre dépoli, puis une femme lança : « Qui est-ce ?

– Je m'appelle Albert Ryan. J'enquête sur le crime qui a eu lieu ici.

– Vous êtes de la Garda ?

– Pas tout à fait. »

La porte s'entrouvrit et la femme le dévisagea avec méfiance. « Si vous n'êtes pas de la Garda, alors qui êtes-vous ? »

Ryan sortit son portefeuille de sa poche et lui montra la carte d'identification.

« Je n'ai pas mes lunettes, dit-elle.

– Je suis envoyé par la Direction du renseignement.

– La quoi ?

– C'est comme la Garda, dit-il. Mais je travaille pour le gouvernement. Vous êtes madame Toal ?

– Oui. » Elle regarda à nouveau la carte. « Je ne peux pas lire. Il faut que je trouve mes lunettes.

– Vous me laissez entrer pendant que vous les cherchez ? »

Elle hésita, puis ferma la porte. Ryan entendit le bruit d'une chaîne que l'on ôtait. Enfin, le battant s'ouvrit.

« Je ne veux pas être impolie, expliqua-t-elle. Mais il y a un tas de gens qui viennent m'embêter depuis que la nouvelle s'est répandue. Des journalistes, surtout, et d'autres qui veulent juste voir si le corps est encore là. Des monstres, tous autant qu'ils sont. Ah, les voilà. »

Elle prit les lunettes sur une table et les mit sur son nez. « Montrez-moi ça. »

Ryan tendit sa carte. Elle l'observa longuement, mot à mot, puis la lui rendit.

« J'ai déjà dit tout ce que je savais aux Gardaí. Je ne vois pas ce que je pourrais vous raconter de plus.

– Peut-être pas grand-chose, dit Ryan, mais j'aimerais quand même vous parler. »

Il lança un regard dans la pièce à gauche, où étaient tranquillement assis un couple d'âge mûr et un jeune prêtre. La femme lisait un livre de poche, l'homme fumait la pipe. Le prêtre, absorbé par les pages des courses hippiques de l'*Irish*

Times, cochait des noms avec un gros crayon. Mrs. Toal ferma la porte.

« Je préférerais que vous ne dérangiez pas mes pensionnaires, dit-elle.

– Ce n'est pas mon intention. J'aimerais jeter un coup d'œil dans la chambre où on a trouvé le corps, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Et ensuite, on pourrait bavarder un peu. »

Elle tourna les yeux vers le haut de l'escalier, comme si une horrible créature écoutait la conversation à l'étage. « Si vous voulez. »

Mrs. Toal ouvrit le chemin. Aux murs étaient accrochées de vieilles photos de Salthill et de Galway, des images du Christ et de la Vierge, auxquelles se mêlaient des portraits de famille remontant à plusieurs générations.

« C'est terrible, dit-elle, le souffle court en montant l'escalier. Il avait l'air plutôt sympathique. Pourquoi voudrait-on lui faire ça, vraiment, je ne comprends pas. Il était étranger, d'accord, mais ce n'est pas une raison. Et moi qui affiche complet pour un mois, avec la visite du président Kennedy… L'hélicoptère va atterrir tout près d'ici, vous le saviez ? Maintenant, j'ai du sang plein ma moquette. Il va falloir que je nettoie la chambre à fond. Comment je pourrais loger quelqu'un avec du sang sur la moquette ? Voilà, c'est là. »

Elle s'arrêta devant une porte marquée du chiffre six et sortit un trousseau de clés de sa jupe. « Je vous laisse y aller seul, si ça ne vous dérange pas, dit-elle en tournant la clé dans la serrure.

– Pas du tout », répondit Ryan.

Au moment où il attrapait la poignée, Mrs. Toal posa une main sur la sienne.

« En tout cas, je vais vous dire une chose, souffla-t-elle à voix basse. Quelqu'un avait apporté de quoi boire. J'ai trouvé une bouteille sur la table de chevet. Je ne sais pas ce que c'était, mais ils en avaient consommé quand c'est arrivé.

– Ah bon ? fit Ryan.

– Oh oui. Et ce ne serait pas le premier à trouver la mort sous l'emprise de l'alcool. Je le sais. Mon mari est parti comme ça. C'était juste devant la maison. Il rentrait, une nuit, le ventre plein de whisky et de bière, et il s'est fendu le crâne en tombant sur les rochers. Il s'est noyé avec la marée montante.

– Je suis désolé, dit Ryan, sincèrement. Dès que j'ai fini, je vous retrouve en bas.

– C'est ça, d'accord. » Elle hocha la tête et regagna l'escalier. « Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. »

Une fois seul, Ryan tourna la poignée et entra dans la chambre.

Il sentit d'abord l'odeur, comme du métal et de la viande avariée. Il toussa, se couvrit le nez et la bouche d'une main. De l'autre, il chercha à tâtons l'interrupteur et alluma.

Une chambre ordinaire ressemblant à toutes celles où il lui était arrivé de séjourner. Un papier peint à fleurs, de bon goût, une moquette à motifs, un lavabo dans un coin, une armoire de l'autre côté. Un lit simple avec une table de chevet et un fauteuil en face.

Et un amas brun rouge sur le mur, parsemé de petits fragments à peine visibles depuis le seuil.

Ryan s'approcha lentement du lit. Plus loin, une tache sombre sur la moquette, les contours d'un corps recroquevillé vaguement dessinés à la craie. Une fine couche de poudre sur le rebord de la fenêtre et sur la table de chevet, portant les traces infimes d'empreintes digitales.

Une petite valise était ouverte par terre au pied du lit. Ryan s'accroupit pour explorer son contenu. Sous-vêtements, chaussettes, trois paquets de Peter Stuyvesant et une bouteille de vodka. Il se releva. À côté du lavabo, une trousse de toilette contenait un blaireau et un rasoir, une brosse à dents, de l'eau de Cologne.

Il surprit son reflet dans la glace. La fatigue alourdissait ses traits. Son visage avait commencé à se relâcher depuis une dizaine d'années. À trente-six ans maintenant, il se trouvait parfois un air de chien malheureux aux bajoues tombantes, surtout quand l'épuisement lui assombrissait le regard.

Un mouvement dans le miroir le fit sursauter.

« Vous êtes l'officier du G2 ? » demanda une voix.

Ryan se retourna. Un homme en costume miteux et pardessus se tenait debout sur le seuil. Il montra son porte-cartes ouvert.

« Michael Harrington, inspecteur de la Garda, dit-il en rangeant le porte-cartes dans sa poche. On m'a annoncé votre visite, mais je ne vous attendais pas avant un jour ou deux. »

Ryan tendit la main. « J'ai préféré ne pas laisser passer trop de temps avant de voir la chambre. »

Harrington contempla la main un instant avant de la serrer. Dans son autre main, il tenait une chemise en papier kraft. « Je peux comprendre. Bon, voilà le rapport… Si vous voulez jeter un coup d'œil au corps, il est au Regional Hospital. »

Le corps nu de Krauss était étendu sur la table d'acier, yeux fermés, lèvres sèches, légèrement retroussées et entrouvertes, comme figées dans un chuchotement éternel. Une incision en forme de Y lui barrait le torse, remontant de la toison grisonnante de ses poils pubiens jusqu'aux épaules, recousue avec soin une fois ses organes replacés au bon endroit. Il y avait un trou sous son nombril où la peau était noire et plissée.

Une autre couture s'étirait d'une oreille à l'autre, sous la naissance des cheveux. Ryan se représenta les gestes du médecin légiste qui avait découpé le cuir chevelu, le rabattant vers l'avant jusqu'à couvrir les yeux comme un masque, puis scié le crâne pour enfin extraire le cerveau détruit.

La première fois que Ryan avait vu l'intérieur d'un crâne humain, c'était le jour de son dix-huitième anniversaire. Un champ noyé de brume en Hollande, à quelques kilomètres

au nord de Nimègue. Il ne se rappelait pas le nom du caporal, il ne revoyait que sa tête ouverte comme un melon écrasé, les chairs sanguinolentes, la masse grise exposée.

Il s'était jeté à terre, dans la boue qui détrempait son uniforme, et avait rampé jusqu'à la haie vingt mètres plus loin, avec la certitude absolue que son propre cerveau allait jaillir de sa tête à tout moment. Quand il rejoignit les autres, le sergent lui dit : « Essuie-toi le visage, mon garçon. »

Ryan avait senti la substance humide et granuleuse au contact de ses doigts et s'était vomi dessus.

Il n'était plus aussi délicat maintenant.

Sur un égouttoir installé près d'un grand évier, les balles déformées avaient été recueillies dans deux éprouvettes en verre acrylique. Ryan les prit et les examina l'une après l'autre.

« On en a retiré une du cadre de lit, expliqua Harrington. Elle a traversé l'intestin et le rein, et elle est sortie par le dos. L'autre était toujours dans le crâne. C'est le toubib qui l'a récupérée, il a dit que le cerveau ressemblait à de la gélatine. Il a dû le vider à la louche. Ça, je ne comprends pas. Il y a un trou de l'autre côté de la tête, à l'opposé de là où la balle est entrée et le mur était tout éclaboussé, mais le médecin a quand même trouvé le pruneau à l'intérieur.

– Les gaz, dit Ryan. Ils se dilatent et expulsent la matière. Si le tueur a utilisé un silencieux, la balle avait moins de vitesse. C'est pour ça qu'elle n'est pas ressortie de la tête et que l'autre s'est arrêtée dans le bois du lit.

– Ah. » Harrington simulait à grand peine l'intérêt. « On en apprend tous les jours. »

Ryan avait lu les maigres informations contenues dans le rapport pendant qu'Harrington le conduisait à l'hôpital. La seule empreinte identifiable appartenait à Krauss. Les autres étaient une bouillie de traces laissées par Mrs. Toal et par les occupants de la chambre au cours des jours précédents. Apparemment, le tueur n'avait rien touché à mains nues.

Quelques effets personnels étaient déposés sur un plateau en plastique. Le briquet et l'étui à cigarettes retinrent l'attention de Ryan. Il tira un stylo de sa poche et s'en servit pour retourner l'étui. La lumière fit briller le dessin finement gravé dans le métal.

Harrington remarqua que sa curiosité était piquée. « C'est pour ça qu'on envoie quelqu'un du G2, j'imagine. »

Ryan ne répondit pas.

« Il y avait un homme, autrefois, qui louait une ferme du côté de Boleybeg. Un Allemand. Il est resté six ou sept ans. On racontait toutes sortes d'histoires sur son compte. Je me souviens, quand il est parti, sa femme de ménage m'a dit qu'il y avait une croix gammée sur son mur, et un portrait de Hitler. Je ne l'ai pas crue. »

Harrington guetta la surprise de Ryan. Comme la réaction attendue ne venait pas, il poursuivit.

« Et puis cet Autrichien, à Kildare… Skorzeny. Je l'ai vu dans le journal, en train de serrer la main d'un gros bonnet à une réception. Ce n'est pas moi qui irais défendre les Anglais, mais ce qu'ils ont fait, ces nazis, c'était pas correct. J'aime pas trop qu'ils viennent s'installer ici juste parce que, nous, on ferme les yeux.

– J'ai terminé pour aujourd'hui », dit Ryan.

4

« Qu'est-ce qui te prend de débarquer si tard ? demanda la mère de Ryan.

– Je passais par là », mentit Ryan. Il s'était arrêté à Athlone et, après cinq longues minutes d'hésitation intense, avait pris la direction nord vers Carrickmacree, dans le comté de Monaghan, au lieu de rentrer directement à Dublin.

La boutique était plongée dans l'obscurité quand il remonta Main Street. Il contourna les bâtiments et gara la Vauxhall derrière la petite camionnette avec laquelle son père livrait le pain et le lait. Puis il passa dans le jardin et frappa à la porte.

« Entre donc », dit sa mère en reculant dans l'étroit couloir.

Le père de Ryan se tenait au sommet de l'escalier, en robe de chambre, pyjama à rayures et grosses chaussettes.

« Qui est-ce ? lança-t-il.

– C'est Albert », répondit la mère de Ryan en grimpant l'escalier pour le rejoindre. Ryan lui emboîta le pas.

« À cette heure ?

– C'est ce que je lui ai dit. » Elle se retourna à mi-hauteur. « Si tu avais téléphoné, je t'aurais préparé quelque chose. »

Ryan ne prévenait jamais ses parents avant de venir et il arrivait toujours la nuit. Il n'y avait pas eu de problème depuis dix ans, mais mieux valait rester prudent. Ils avaient failli perdre

leur épicerie après l'attaque au cocktail Molotov. Avant cela, c'était Mahon et ses copains qui criaient des insultes dans la rue ; des pierres jetées contre les fenêtres, de la peinture sur la vitre, une fois. Les affaires périclitaient, au point que son père avait failli baisser les bras et quitter la ville, mais, grâce à la résistance des habitants suffisamment nombreux pour s'opposer à Mahon et à son boycott, la boutique était restée ouverte.

L'incendie avait été pire que tout. Geste ultime d'un homme au désespoir, rongé par trop d'amertume et de haine pour accepter la transgression d'Albert Ryan. Celui-ci n'était pas revenu pendant une année entière.

De temps en temps, il se demandait s'il se serait engagé pour combattre auprès des Anglais s'il avait su, à l'époque, ce qu'il en coûterait à ses parents. Il écartait aussitôt cette pensée ridicule, sachant qu'on ne pouvait attendre pareille sagesse d'un garçon de dix-sept ans, même si l'idée lui avait traversé l'esprit. Il avait volé de l'argent dans le coffre de son père pour payer son voyage de Carrickmacree à Belfast, de l'autre côté de la frontière, puis s'était rendu au bureau de recrutement le plus proche, sans imaginer une seule fois les larmes de sa mère.

À présent, il était assis à sa table avec une tasse de thé fumant et des toasts imprégnés de beurre fondu. Il se força à manger, sans appétit, le nez encore envahi par l'odeur sourde de la morgue.

Après avoir terminé son assiette, il s'enquit des affaires de son père.

« Ça ne va pas fort, marmonna celui-ci.

– Pourquoi ? »

Le vieux contemplait sa tasse en silence. La mère de Ryan répondit à sa place.

« C'est à cause du Syndicat, dit-elle. Et de ce salopard de Tommy Mahon. »

Elle se plaqua une main sur la bouche, choquée par sa propre grossièreté.

« Qu'est-ce qu'ils ont fait ? »

Le père de Ryan leva les yeux de sa tasse. « Mahon veut m'obliger à mettre la clé sous la porte. Il a ouvert une petite supérette tout près d'ici où il emploie son fils. Ses amis du Syndicat sont allés parler à mes fournisseurs, et depuis je ne trouve plus ni lait ni pain. La seule viande qu'il me reste, c'est celle du vieux Harney et de ses garçons. Ils tuent eux-mêmes leurs bêtes à la ferme. Pour les œufs, je les achète à droite à gauche pendant mes livraisons.

– Ils n'ont pas le droit de faire ça, dit Ryan.

– Bien sûr que si. Ils font ce qu'ils veulent. Ils appellent ça du protectionnisme. Les syndicats, les associations professionnelles, ils se rendent mutuellement service. Ils tiennent ce pays par les couilles et ils nous mettront à terre.

– Maurice ! admonesta la mère de Ryan.

– Ben quoi, c'est vrai. »

La mère de Ryan changea de sujet. « Et toi, alors ? Tu as une bonne amie ? »

Ryan sentit une chaleur lui monter du cou et embraser ses joues. « Non, m'man. Tu sais bien que je n'ai pas le temps.

– *Och*, tu as trente-six ans. Tu seras trop vieux si tu attends encore.

– Laisse-le tranquille, intervint le père de Ryan. Rien ne presse. Y a qu'à voir les garçons du vieux Harney. Ils ont tous passé trente ans, l'aîné a même plus de quarante, et le bonhomme ne se préoccupe pas encore de les marier. »

La mère de Ryan lâcha un petit rire méprisant. « Évidemment. Quatre gaillards qui travaillent pour lui sans qu'il débourse un sou, pourquoi il voudrait s'en débarrasser ? Mais notre Albert, c'est pas un fermier. Il devrait trouver une jeune fille bien avec qui se ranger.

– Je suis trop occupé, dit Ryan. En plus, j'habite au camp. Il faudrait que j'aie un logement à moi avant de me mettre à courir après les femmes. »

La mère de Ryan se renversa en arrière sur sa chaise et haussa un sourcil. « Et pourquoi tu aurais besoin d'un logement à toi ? Une fille honnête ne penserait pas à traîner chez un célibataire. Et celle qui le ferait, elle ne serait pas le genre qu'on veut épouser, pas vrai ? »

Ryan dormit d'un sommeil lourd et profond dans son ancienne chambre, fatigué d'avoir roulé si longtemps. Le lit craquait et grinçait quand il s'éveilla aux premières lueurs de l'aube. Il emprunta le rasoir de son père et alla au lavabo dans un coin de la pièce. Le froid lui donnait la chair de poule.

Une fois lavé et rasé, il descendit l'escalier et gagna la porte de service à pas de loup. Sa mère l'intercepta.

« Où vas-tu ? demanda-t-elle.

– Faire un tour. Je n'ai pas vu la ville depuis des siècles.

– Bon. Ne tarde pas trop. Je te prépare un petit déjeuner pour quand tu reviendras. »

Le soleil se levait à peine au-dessus des toits tandis qu'il remontait la rue principale. Il ne croisa personne hormis un homme qui tirait un cheval au milieu de la chaussée. Le bruit des sabots était renvoyé en écho par les maisons. L'homme lui fit un salut de la tête. Ryan boutonna la veste de son costume dans l'air frais.

Il longea des devantures de magasins, des commerces que l'on tenait de père en fils, avec des enseignes peintes à la main, prix et offres spéciales écrits en blanc sur la vitrine. Une mercerie, un atelier de couturière, une boutique de confection pour hommes.

Ils semblaient plus petits maintenant, comme si le bois, les briques et le verre avaient rétréci en vingt ans. Ryan savait au plus profond de lui qu'ils étaient la raison pour laquelle il revenait si rarement, autant que Tommy Mahon et ses brutalités. Enfant déjà, il n'aimait pas cette ville et ne s'y sentait pas à sa place, avec ses rues trop étroites, ses habitants enlisés dans

des sables mouvants. Maintenant encore, il avait l'impression qu'elle l'enserrait aux chevilles, essayant de l'attirer à nouveau dans son emprise.

Adolescent, Ryan s'étonnait de l'endurance dont son père faisait preuve. Il ne comprenait pas qu'il ne désire pas une vie meilleure, des horizons plus vastes. Un jour, il lui demanda pourquoi il avait repris l'affaire familiale, sachant qu'elle le condamnait à gagner une misère, pourquoi il n'était pas parti construire ailleurs son propre univers.

« Parce qu'on a seulement la vie qui nous a été donnée, avait répondu son père. Et qu'il faut s'en contenter. »

Mais Ryan savait que cette vie-là ne le contenterait jamais, ni à l'époque, ni maintenant.

Il s'arrêta devant la supérette dont l'enseigne indiquait LIBRE-SERVICE MAHON. Aucune lumière à l'intérieur. Il essaya d'ouvrir la porte. Fermée.

Après avoir jeté un coup d'œil dans la rue, toujours déserte, il se dirigea vers l'arrière du bâtiment. Une grosse voiture, une Rover, était garée dans l'allée sur le côté, et une bicyclette était appuyée contre le mur. Ryan entendit une voix donnant des ordres. Il s'approcha des larges portes ouvertes de la réserve.

Gerard Mahon, le fils de Tommy Mahon, fumait une cigarette en tournant le dos à l'allée. Un jeune garçon âgé d'à peine treize ou quatorze ans entassait des cartons de lessive suivant ses instructions.

« Bonjour », dit Ryan.

Mahon fit volte-face. Il avait grossi depuis la dernière fois que Ryan l'avait vu, son visage s'était empâté avec l'âge. Il demeura figé, l'œil vacant, avant de s'animer en reconnaissant son interlocuteur.

« Albert Ryan ? Ça alors, depuis le temps… Je croyais que tu t'étais tiré en Angleterre.

– Je suis juste venu rendre visite à mes parents. » Ryan s'avança dans l'ombre de la porte, perçut le froid à l'intérieur,